

retrouver au cœur de la zone de jeu. La dernière partie traite enfin du paradoxe inhérent aux tentatives de responsabilisation des joueurs. Procédures incorporées au sein des machines, qui prennent la forme d'une appréhension rationnelle des risques encourus par le joueur, ces dispositifs à visée thérapeutique tendent à se confondre avec les activités de jeu elles-mêmes.

Cet agencement entre technologie et humains ne se caractérise donc pas uniquement par un fort encadrement de l'activité : les joueurs doivent être « extrêmement autonomes, hautement rationnels et toujours en alerte pour être maîtres d'eux-mêmes et de leurs décisions » (p. 192, je traduis). N.D. Schüll engage donc une réflexion sur la fonction même de l'activité des joueurs, et le sérieux stratégique qui se déploie dans l'action mécanique de leur jeu. La machine ne fait pas que prescrire la pratique, elle fait de l'homme son *alter ego* mécanique de façon à optimiser sa production de richesses en liquéfiant, en fluidifiant sa pratique du jeu. Mais est-ce encore un jeu, une activité badine dont les conséquences restent détachées de la vie réelle du joueur ? Illusion de chance, scénarisation mathématique des gains, argent et addiction ne permettent pas de caractériser les machines à sous comme telles, alors même que se brouillent définitivement les frontières entre loisir et mise au travail du joueur.

Jamais ouvrage sur l'addiction n'aura été si addictif, même si l'on peut regretter une trop forte focalisation de l'auteur sur les interactions entre l'homme et la machine. En évacuant l'aspect éminemment social de la pratique du jeu en casino, l'auteur laisse ouverte la réflexion sur l'étude de l'addiction dans un contexte interactionnel plus large. Bien qu'en esquissant en filigrane un portrait parfois moral de ces pratiques, N.D. Schüll propose une approche fine, laissant se déployer la parole des individus.

## Référence

Cochoy, F. (Ed.), 2004. *La captation des publics. « C'est pour mieux te séduire, mon client... »*. Presses universitaires du Mirail, Toulouse.

Victor Potier

*Centre d'étude et de recherche travail, organisation, pouvoir (CERTOP), UMR 5044 CNRS et Université Toulouse Jean Jaurès, Maison de la Recherche, 5, allée Antonio Machado, 31058*

*Toulouse Cedex 9, France*

Adresse e-mail : [victor.potier@univ-jfc.fr](mailto:victor.potier@univ-jfc.fr)

Disponible sur Internet le 30 juin 2015

<http://dx.doi.org/10.1016/j.soctra.2015.06.004>

**What's Wrong with Fat? A.C. Saguy. Oxford University Press, Oxford & New York (2013). 272 p.**

Reprenant une veine constructiviste dont Herbert Blumer a posé les fondations et qui nourrit de nombreux travaux de sociologie des mouvements sociaux, le bel ouvrage d'Abigail Saguy est le résultat consolidé d'une vaste recherche dont certains segments ont été publiés précédemment. Cet ouvrage avance un point de vue essentiel et inédit sur un problème social d'importance : le simple fait de parler d'obésité et d'obèses, que l'on dessine des plans d'action publique ou que l'on désigne des populations, manifeste la domination d'une acception principalement médicale, qui rend impensable l'idée que ces « corps plus gros » (« *bigger bodies* ») puissent être des corps sains. En outre, si les experts ne partagent pas toujours le même avis sur

les causes dudit problème, ils sont en général tous d'accord pour considérer que « l'épidémie d'obésité » compose une crise sanitaire majeure et mondiale. A. Saguy identifie ainsi l'existence de plusieurs types de cadrage, plus ou moins stigmatisants (« *blame frames* »), pointant sélectivement certaines causes de ce que l'on peut qualifier, de manière plus neutre, de « forte corpulence » ; il reste qu'aussi différents que puissent paraître ces cadres cognitifs, l'usage du vocable « obésité » n'est guère plus discuté, mais tenu pour acquis (« *taken for granted* »). Et nous sommes, fait-elle valoir, à ce point soumis à une lecture médicale et sanitaire du problème qu'on néglige les risques sanitaires associés au faible poids et qu'on refuse de considérer avec sérieux les études montrant que le surpoids est un possible facteur de protection de la santé.

L'argument se scande en cinq chapitres. Après une longue introduction, le chapitre 2 explore les différents cadrages du problème. Le chapitre 3 examine, lui, les différentes façons de parler de la responsabilité et des causes du problème public. Comme dans le chapitre 2, l'auteur déconstruit finement la logique interne de chacun de ces cadrages et étudie le pouvoir variable des acteurs qui les portent. Elle fonde son analyse sur la comparaison d'un corpus d'articles du *New York Times* et de *Newsweek*, parus entre 1995 et 2005. Elle montre ainsi qu'il existe une insistance plus importante sur la responsabilité individuelle aux États-Unis qu'en France, pays dans lequel la presse tend à également pointer les facteurs socio-culturels. Le chapitre 4 s'intéresse plus spécifiquement à la recherche médicale sur les risques sanitaires liés à l'obésité. Il montre que ces recherches jouent un rôle crucial dans la médicalisation du problème. Le chapitre 5, enfin, se penche sur les effets des différents cadrages, notamment en termes d'action publique. Mais il exhibe aussi de passionnantes conclusions sur les conséquences des cadrages sur les attitudes et croyances individuelles, et sur les stigmates qui sont ainsi accrochés aux obèses.

Si l'ouvrage récent de Thibaut de Saint Pol (2010) a contribué à dénaturiser l'objet « obésité », en montrant ce que son développement doit « à la société » et aux inégalités sociales et de genre, le livre d'Abigail Saguy nourrit une ambition complémentaire : « retourner sur elle-même la question des causes » de l'obésité. Plutôt que d'explorer les raisons du mal, il convient de regarder ce que produit l'obésité comme cadrage singulier. Quelles sont les conséquences respectives de constructions cognitives qui, usant du terme « obésité » sans plus le réfléchir, insistent tantôt sur la responsabilité individuelle, tantôt sur les facteurs socio-culturels ou sur les déterminants biologiques ? Allant au-delà de l'identification de ce que Ian Hacking a appelé les « effets en boucle des genres humains », Abigail Saguy affirme que les cadres de l'action collective comptent (« *framing matters* »), en ce que définir les causes et les responsabilités des uns et des autres sous un jour singulier contribue à former des cours d'actions (politiques) particuliers. Si de nombreux travaux sur le « *framing* » s'intéressent aux opérations de cadrage pour leurs conséquences sur la mobilisation, l'enrôlement de soutiens et de partisans et la formation de l'action collective, A. Saguy mène ici une réflexion qu'on rattacherait volontiers à la sociologie de l'action publique et à l'étude du rôle des idées en politique.

Dans cette veine, l'auteur fait remarquer que les cadrages qui dépeignent l'obésité comme pouvant relever du contrôle d'un moi autonome invitent à responsabiliser les citoyens pour qu'ils adoptent des styles de vie réputés « sains ». Elle note que ce type de cadrage suscite un profond sentiment de culpabilité pour les individus qui peinent à maigrir. À l'inverse, les cadrages qui attribuent l'obésité à des causes que l'on ne peut individuellement maîtriser sont potentiellement moins culpabilisants. Si l'accent est mis, par exemple, sur la contribution de l'industrie (agro-alimentaire) au problème de l'obésité, parce que celle-ci encouragerait une alimentation déséquilibrée, des mesures contraignantes de régulation de l'offre devront logiquement être adoptées.

Mais si les individus sont obèses parce qu'ils sont réputés ne pas trouver les conditions propices à la pratique régulière d'exercice physique, les politiques publiques devront s'attacher à améliorer la sécurité des quartiers, et à développer l'offre locale d'équipements sportifs. Si, enfin, l'idée que l'obésité est génétiquement déterminée s'impose dans l'espace public, il apparaît nécessaire d'investir dans les traitements et la recherche biomédicale. D'autres sociologues ont déjà soutenu pareille conclusion ; l'une des forces de l'ouvrage est cependant de systématiquement tisser le lien qui existe entre cadrages singuliers et lignes d'action politique : définir un problème, c'est prédéterminer une solution.

Ce livre réalise une sociologie des processus de construction des significations sociales et de leurs conséquences en termes d'inégalités. L'auteur montre en particulier comment, aux États-Unis, pays où le taux d'obésité est très important chez les pauvres, chez les femmes d'origine africaine et chez les Mexicains, la « condamnation en obésité » s'épanouit comme une manière socialement « acceptable » d'exprimer des propos racistes et de classe. Mais ce livre est aussi une convaincante contribution à l'étude de la réception sélective du savoir scientifique : A. Saguy montre comment la culture néolibérale du risque favorise une individualisation des causes des problèmes sociaux. Pour toutes ces raisons, cet ouvrage participe à l'institutionnalisation, sur le marché académique américain, des « *fat studies* », formant un champ interdisciplinaire de recherches menant « une critique rigoureuse, cohérente et agressive des fausses croyances, stéréotypes, et stigmates attribués aux gens de forte corpulence ».

## Référence

Saint Pol, T. de., 2010. *Le corps désirable. Hommes et femmes face à leur poids*. PUF, Paris.

Henri Bergeron

*Centre de sociologie des organisations (CSO), UMR 7116 CNRS–Sciences Po, 19, rue Amélie,  
75007 Paris, France*

Adresse e-mail : [henri.bergeron@sciencespo.fr](mailto:henri.bergeron@sciencespo.fr)

Disponible sur Internet le 29 juin 2015

<http://dx.doi.org/10.1016/j.soctra.2015.06.003>

## Les aides à domicile. Un autre monde populaire, C. Avril. La Dispute, Paris (2014). 290 pp.

Qu'on les loue comme « gisement d'emploi » ou qu'on en dénonce les conditions d'exercice, les services à la personne sont l'objet de discours contradictoires et restent relativement méconnus. Ne serait-ce que pour cette raison, une enquête sociologique sur les aides à domicile, ces femmes qui se rendent chez les personnes âgées quelques heures par jour pour les aider à faire leur toilette ou accomplir des tâches domestiques, était bienvenue. Mais elle l'est également parce que l'aide à domicile est aujourd'hui le secteur qui contribue presque à lui seul à la croissance de l'emploi non-qualifié. L'ouvrage de Christelle Avril s'attache d'abord à objectiver cette activité, les façons de s'en saisir. Il fait aussi découvrir les femmes qui l'accomplissent et fait entendre leurs voix en montrant comment les premières intéressées considèrent leur travail.

Loin de se limiter à ces questions, le propos fait des aides à domicile l'observatoire d'une recomposition des classes populaires, travaillées par des évolutions socioéconomiques (déclin de l'industrie, du petit commerce et de certains emplois administratifs), par l'extension aux femmes de la norme de l'emploi salarié et par une plus forte mixité ethnoraciale. Il prolonge une thèse